Document généré le 15 juil. 2025 02:47

Les Cahiers des Dix

François de Salignac-Fénelon, sulpicien (1641-1679)

Armand Yon, D. PH., L. ÈS. L.

Numéro 33, 1968

URI : https://id.erudit.org/iderudit/1079665ar
DOI : https://doi.org/10.7202/1079665ar

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Les Éditions La Liberté

ISSN

0575-089X (imprimé)
1920-437X (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Yon, A. (1968). François de Salignac-Fénelon, sulpicien (1641-1679). *Les Cahiers des Dix*, (33), 127–156. https://doi.org/10.7202/1079665ar

Tous droits réservés © Les Éditions La Liberté,

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Lac Ontario ou de
maison a Machicoulis de Niagara
ancienne maison Portage
Fort des Sables
Les Tsnontouans
Pays
des

Carte ancienne du lac Ontario et de sa région (*Anonyme, Collection d'Anville*).

note 17).

oto Gaby).

GÉNÉALOGIE

DE LA MAISON

DE SALIGNAC

Seigneurs de la Mothefenelon, de ~~Golejac~~ Gaulejac
et de Rochefort, etc

François de Salignac-Fénelon, sulpicien

(1641-1679)

I

Par ARMAND YON, D.PH., L.ÈS L.

En ce début de l'an 1653, la joie règne au château de Fénelon, en plein Périgord noir.

Le maître de céans, haut et puissant messire Pons de Salignac, chevalier, baron, comte de Fénelon, seigneur de La Mothe-Fénelon, vicomte de Saint-Julien, seigneur de Mareuil et autres lieux [1], vient de recevoir de son Roi une lettre élogieuse, où Sa Majesté le remercie de la noble conduite qu'il a marquée récemment, au cours des troubles causés dans le Sarladais par la Fronde.

Expédiée au nom du jeune Louis XIV, alors dans sa quinzième année, et datée du 28 janvier, la précieuse missive porte que « Sa Majesté ayant été informée des services qu'il [Pons] Lui a rendus dans ces derniers mouvements et de l'attention qu'il a eue de maintenir son voisinage dans la fidélité et l'obéissance qui Lui est due, Elle lui écrit cette lettre pour lui en témoigner sa satisfaction et l'avertir que, considérant l'importance de son château de Fénelon, par son assiette et la proximité de la ville de Sarlat, surprise depuis peu de jours par les factieux, Elle mande à son cousin le duc de Candale d'envoyer dans le château tel nombre de gens de guerre qu'il jugera à propos pour sa garde et préservation, et de pourvoir à la subsistance de cette garnison » [2].

Flatteuse distinction, certes! bien qu'un tantinet sollicitée par une lettre antérieure de Pons à son beau-frère Jean de la Cropte, seigneur de Saint-Abre, avec mission de transmettre la bonne nouvelle à la Cour. En fait, c'est ce dernier qui, finalement, croquera

1. Ce sont les titres qu'on lui prête, lorsqu'il teste (en 1660), chez François de Gérard, écuier (Archives originales de la famille de Gérard).

2. Lespine, Abbé, *Généalogie des Salignac*... B.N. (Paris), Mss, fds Périgord vol. 164, fol. 31. Le duc de Candale envoya effectivement une garnison de 40 hommes. La solde était de 24 l. par jour (Arch. Nles, Paris. MM. 739, fol. xvi.)

les marrons tirés du feu par son parent: il sera bientôt nommé à l'important gouvernement de Salces, en Roussillon [3].

N'importe! A Fénelon on est très fier du message souverain. Le dernier à s'en réjouir n'est pas le troisième fils de Pons, alors âgé de douze ans: *François*, qui, bien plus tard, comme l'écrira un vieux généalogiste, « va prescher aux Iroquois »!

I — LES ORIGINES

Cependant, notre futur missionnaire n'est pas né à Fénelon, contrairement à ce qu'ont affirmé jusqu'ici tous ses biographes.[4]

L'archevêché de Québec possède toujours l'énorme registre des *Insinuations* [5], où sont consignées, depuis 1660, les ordinations conférées par Mgr de Laval et ses successeurs immédiats... Or, notre Fénelon y est désigné, non comme « clericus Cadurcensis » (clerc du diocèse de Cahors), ni même « Sarlatensis » (de Sarlat, dont son oncle était évêque), mais bel et bien comme « Petracoriensis », c'est-à-dire de Périgueux... Il n'était donc pas natif de Sainte-Mondane (paroisse qui, relevant de la sénéchaussée de Guyenne pour le temporel est placée sous la juridiction épiscopale de Cahors), et son oncle de Sarlat ne l'avait pas davantage appelé dans son diocèse? Restait à conclure qu'il avait vu le jour au château de ses grands-parents maternels, à Aubeterre, paroisse dépendant pour le temporel de la sénéchaussée d'Angoumois, et, pour le spirituel, du diocèse de Périgueux. Par ce côté, du moins, l'enfant demeurait encore authentiquement périgourdin!

Les Bouchard d'Aubeterre étaient une vieille famille qui nous est assez connue, grâce aux travaux des érudits charentais [6], mais sur laquelle il y aurait, bien entendu, matière à épiloguer. Il suffira de rappeler ici que l'ancêtre le plus célèbre des temps modernes fut François Bouchard III (1526-1573), qui, dans les guerres de religion, prit fait et cause pour les protestants, rompit en leur faveur

3. Gérard, Vicomte de, *La Fronde à Sarlat*, Périgueux, 1910, in-8, 151 p.
4. Tout récemment encore, feu Mgr Olivier Maurault, dans un article, d'ailleurs bien documenté, du *Dictionnaire biographique du Canada* (I:613-615).
5. Registre AA. pour les années 1667 et 1668.
6. Entre autres G.B. de Rencogne (*Bull. de la Soc. archéol. et histor. de la Charente*, 1880: 247-278) et Dr Edmond Gaillardon (*Ibid*, 1913: 1-89)

plus d'une lance et périt probablement assassiné, à l'âge de quarante-sept ans.

Son fils, David, épousa Renée de Bourdeille, propre nièce de Brantôme. Il n'avait que quarante ans lorsqu'il mourut lui-même d'un coup de mousquet reçu au siège de L'Isle, en Périgord. Il ne laissait qu'une fille, Hippolyte. Le nom et les domaines d'Aubeterre allaient-ils tomber en quenouille? Non, heureusement: en avril 1597, Hippolyte épousait François d'Esparbès de Lussan, qui, une subsitution intervenant, était autorisé à relever le titre. Baron de la Serre et de Cadenac, d'abord vicomte puis marquis d'Aubeterre, seigneur de Vitrezay et autres lieux, — le grand- père de notre Fénelon devait être un vaillant capitaine aux ordres d'Henri IV. Il avait été gouverneur de Blaye, de 1590 à 1610, alors qu'il démissionna et reçut en échange 300,000 l. et la charge de maréchal de France. Il mourra au château d'Aubeterre en 1628.

Parmi ses douze enfants, il comptait une fille, Isabelle — ou Ysabeau — qu'on appelait communément « mademoiselle de la Serre »: c'est elle qui serait la première femme de Pons de Salignac-Fénelon et la mère du futur sulpicien.

Le mariage eut lieu en février 1629, à Aubeterre même, alors qu'Hippolyte Bouchard était veuve, ayant perdu son mari en 1628... Cédons la plume au chanoine François Raboin, recteur de l'église collégiale de Saint-Sauveur: « Le vingtyesme jour dudict moys et an (février 1629) Monsieur Labbé [7] estant dans l'esglise des peres minimes [8] a effiancé Monsieur de la Motte Feneloux avecq Mademoiselle de la Sere. Et le lendemain xxj jour dudict moys et an ledict sieur abbe les a espouses dans l'esglise des peres Cordelliers . [9].

Evidemment, il ne fallait pas que le seigneur marquât de préférence entre ces deux communautés, qui se faisaient une guerre acharnée en champ clos; mais le recteur ainsi privé de son casuel ne s'oublie pas non plus, ajoutant en marge: « Je l'ay permiz comme estant curé de ladite Damoiselle, touttefoys que ledict sieur

7. François de Chabans.
8. Fondation de la famille.
9. *Registre des Baptêmes, etc.* de la Ville d'Aubeterre pour 1629.

abbé me payra ou fera payer mes droitz, car je ne l'eusse permiz aultrement. Il me fault un escu d'or et une pistolle ou environ » [10].

En ce mois de février 1629, Aubeterre — qui avait déjà tant souffert des guerres de religion, — et notamment en 1562, — se voyait une fois de plus assiégée par des troupes protestantes refoulées de La Rochelle.

Au château, cependant, la nature gardait tous ses droits. Le premier enfant à naître au jeune couple, le 2 mars 1630, fut un fils, François comte de Fénelon. Et remarquons en passant combien d'hommes se prénommaient « François » en ce temps-là! Pour ne parler que des proches de Pons de Salignac-Fénelon: François son propre père, et François encore son frère l'évêque. Le beau-père, le fils aîné, le sixième fils (notre abbé), puis, du second lit: le premier fils (François-Martial), ainsi que le suivant (futur archevêque): tous des François! Voilà, évidemment, qui ne facilite pas nos recherches d'aujourd'hui!

Après l'aîné François, naquirent — tous à Aubeterre — Henri en 1631, Léon en 1632, Henri-Joseph (en 1634 ?) puis Louis, décédé en bas âge, enfin, en 1641, notre François. En effet, le Registre de Québec porte « né en 1641 », ce qui est conforme au livre d'entrées du Séminaire de Saint-Sulpice, à Paris. A Aubeterre, les registres paroissiaux existent au complet depuis 1622, sauf, hélas! pour cette année 1641: il y a bien les feuillets de janvier et décembre, mais le reste, déboîté, s'est perdu [11].

N'importe. Il demeure établi que François naquit en 1641, entre les mois de février et de novembre inclus, et à Aubeterre, ce qui donne à réfléchir: on peut se demander, en effet, ce qui portait la jeune femme à faire toujours ses couches au château de ses pères, plutôt qu'en quelque fief de son mari. Au surplus, elle avait déjà perdu sa mère, morte en 1638, de sorte qu'elle se trouvait demeurer

10. Comme tant d'autres préposés à l'Etat civil de l'époque, messire Raboin prenait le Registre officiel pour un livre de raison!

11. Détail fourni en 1938 par James Charrier, ancien maire d'Aubeterre, puis vérifié sur place.

chez son frère, Pierre Bouchard, marquis d'Aubeterre... Pourquoi? Fut-ce d'abord pour fuir la peste qui régnait dans le Sarladais vers 1629 [12] mais l'épidémie n'avait pas duré des années. Ou bien préférait-on à toute autre l'ambiance de ce somptueux domaine hérité d'un maréchal de France? Peut-être aussi Pons de Salignac [13] n'était-il pas en jouissance des terres de Fénelon?

C'est cette dernière hypothèse qui s'est vue confirmée, le jour où l'érudit L.-A. Bergounioux nous a révélé un important contrat passé, en 1641 précisément, par devant Me Delpont, notaire royal à Cahors [14]. A cause d'une mauvaise gestion de leurs biens, les parents de Pons, François de Salignac et Marie de Bonneval, avaient connu vers la soixantaine des temps difficiles. Bien que l'aîné de la famille, Pons ne possédait encore aucun fief en propre, à telles enseignes que son frère François (futur évêque de Sarlat) avait voulu lui résigner en 1638 son bénéfice du doyenné de Carennac. Mais, enfin, trois ans plus tard, alors qu'il est père de six enfants, intervient cet accord, aux termes duquel Pons recevra en pleine propriété le domaine de Fénelon, à charge pour lui d'acquitter les dettes de ses père et mère. Or, celles-ci sont de poids: près de 42,000 l. pour le seigneur et plus de 9,000 pour la dame [15]. C'était se condamner à l'apparition périodique de ces spectres que sont les échéances à dates fixes!

On dut partir définitivement pour Fénelon peu après la naissance du petit François [16]. Ce dernier ne put donc, comme ses aînés, garder d'Aubeterre des souvenirs de première enfance. Mais il revit certainement, plus tard, en rendant visite à ses oncles et

---

12. Cf. Gérard, vicomte G. de, *La Peste à Sarlat (Bull. de la Soc. archéol. et histor. du Périgord*, t. XXVII (1900): 281-294, 368-377.

13. Les Fénelon continuèrent de porter ce nom (qu'ils écrivent parfois *Salagnac*), bien qu'ils n'y aient plus droit depuis 1616, le fief étant alors passé en d'autres mains. Cette perte leur fut toujours très sensible. Une fois nommé à Cambrai, le nouvel archevêque entreprit, à l'effet de racheter cette baronnie, des démarches qui ne devaient pas aboutir (1696).

14. Bergounioux, L.-A., *Quelques documents inédits sur la généalogie de Fénelon et sur la situation de fortune des Salignac-Fénelon en 1614-1642 (Bull. de la Soc. des Etudes du Lot*, LXI (1940) & LXII (1941).

15. Archives de Fénelon, mises à la disposition de l'auteur par son propriétaire d'alors, le comte Lucien de Maleville.

16. Cette transaction, qui libérait Pons momentanément, est du 12 juillet 1641.

tantes, ce fief ancestral qui s'arrondit en forme de fer à cheval sur la rive droite de la Dronne.

Au flanc d'une falaise assez abrupte, en roche calcaire *(alba terra)*, qui a donné son nom à la région, s'accrochent les constructions robustes, dominées par les beffrois, les clochetons, les quatre tours à poivrière qui flanquent la masse imposante du château. Deci, delà, des bouquets d'arbres, voire des figuiers, et beaucoup de lierre ceinturant les vieux murs. De nombreux moulins, y compris ceux de Pont-Vieux, de Gabris, de Porchetrat; les deux bacs des passeurs, l'un en face du château, l'autre en aval, au lieudit La Bernarde, achèvent de donner à l'ensemble l'aspect d'une véritable ville en miniature.

Du château, il ne reste de nos jours que quelques ruines croulantes. Les Aubeterre s'étant éteints à la veille de la Révolution, il passa en des mains mercenaires et fut démembré vers 1832, pour la récupération des plombs qui garnissaient la toiture. Solidement campé sur la fameuse église monolithe qui lui servait d'assises, restauré par David Bouchard et ses successeurs, c'était, au XVIIe siècle, une fière demeure familiale. Pour en juger, il n'était que de contempler les hautes fenêtres cintrées de sa grand'-salle [17].

II — LA VIE À FÉNELON

Au village de Sainte-Mondane, paroisse des Fénelon, le jeune François allait trouver un cadre plus agreste, plus amène aussi. Encore que bien rébarbatif, avec sa masse centrale flanquée de tours à poivrière, le château de Fénelon s'élève dans une riante vallée, celle de la Dordogne, qu'il domine à une distance respectueuse. C'est la « chère Ithaque » où l'archevêque de Cambrai aimera venir se reposer « au milieu des pénates gothiques de ses

17. Par l'entremise de feu le comte d'Arlot de Saint-Saud, nous avons pu obtenir jadis une photographie d'une peinture (assez gauche) représentant Aubeterre vers 1800. Le même sujet apparaît sur un plat de faïence sans qu'on puisse dire lequel du plat ou du tableau est le plus ancien. Nous avons cru bien faire en reproduisant cette vue dans le présent *Cahier*.

pères »: c'est le Périgord, patrie des Montaigne, des Talleyrand, des Maine de Biran, aussi bien que des Fénelon. [18]

Devenu pratiquement, aujourd'hui, le département de la Dordogne (troisième de France par son étendue), le Périgord est un pays mal connu des touristes. Rares, sans doute, sont les Canadiens qui l'ont visité: quand on a séjourné à Paris, puis sur la Côte d'Azur, la dévotion peut porter à Lourdes et à Lisieux, et le culte du passé conduire au Perche ou en Normandie pour y chercher la trace des ancêtres, mais on esquive le plus souvent cette vieille province, située hors des grandes routes qui mènent vers l'Italie.

On y distingue trois régions, allant de l'ouest à l'est et du nord au midi: d'abord une plaine fertile, qui prolonge celle de l'Angoumois et des Charentes, puis le Périgord proprement dit, par définition « champ pierreux » *(petracoriensis ager)*: Périgord blanc, remarquable par ses roches caverneuses, et Périgord noir, ainsi nommé à cause de ses forêts de pins sombres.

C'est une partie du territoire français où l'industrie est peu développée, mais le Périgord reste fameux par ses truffes, ses pâtés de foie, ses confits d'oie, ses châtaignes et ses noix (nos noix « longues »), dont on tire une huile estimée.

Peu de grandes villes ... Périgueux possède sa célèbre cathédrale Saint-Front, l'un des monuments religieux les plus originaux de France, qui mire ses cinq coupoles dans les eaux de l'Isle. Quant à Sarlat, capitale du Périgord noir, c'est une vision du Moyen âge,

---

18. Les toitures du château et de ses tours présentent ceci de particulier qu'elles sont en *lauze*, « à la sarladaise, — énormes charpentes de rouvre, pittoresques casques de pierre... » (Secret, M. Jean, dans *IIIe centenaire de la naissance de Fénelon*, Périgueux, 1951: 52). Au début de 1966, le « bang » d'un réacté causa à la tour de l'ouest des dommages importants, réparés depuis à grands frais.

Laissée passablement à l'abandon à la fin du XVIIIe siècle, cette remarquable demeure passa en diverses mains mercenaires, avant d'échoir, de 1859 à 1927, aux comtes de Maleville, qui la restaurèrent avec goût et piété. Classé comme monument historique, entretenu avec soin et largement ouvert aux touristes, Fénelon a retrouvé aujourd'hui quelque chose de son ancienne splendeur, grâce à son propriétaire actuel, M. S. M. Agelasto, possesseur d'une fort belle collection d'autographes de l'archevêque de Cambrai. Aussi peut-on dire avec M. Jean Secret, président de la Société historique et archéologique, que « c'est un des hauts-lieux et de l'art et de la spiritualité de notre Périgord » (loc. cit. 54).

avec ses rues sinueuses et escarpées, ses maisons très anciennes et, semble-t-il, peu salubres.

Tel est le milieu, presque inchangé, où évoluèrent jadis les seigneurs de Sainte-Mondane, Fénelon et Saint-Julien de Lampon...

L'isolement séculaire de cette province par rapport au reste du royaume explique que le Périgourdin soit resté si profondément attaché à ses coutumes et traditions. Le patois y fleurit toujours, et au culte catholique se mêlent souvent, dans le peuple, des pratiques superstitieuses. Ainsi, le jour de son baptême, le « tétarel » ou nouveau né doit boire au verre quelques gouttes du meilleur vin de la région. On croit encore aux maléfices, aux sorciers et à leurs remèdes magiques. . .

Le caractère des habitants a été diversement jugé. On s'accorde à reconnaître que le trait dominant en est l'attachement à la propriété, ou mieux, comme disait Stendhal, le « fanatisme » de la propriété, et cela était vrai des parents de Fénelon, voire de l'archevêque lui-même: leurs lettres nous les montrent toute leur vie engagés dans maints procès pour questions d'intérêts matériels.

Dès le XVIe siècle, de Thou, parlant du Périgord, écrivait que « les esprits y sont durs, querelleurs et remuants. On a remarqué qu'il n'y a pas en France de troubles de quelque importance dont les fondements n'eussent été jetés en Périgord, et par des gens de ce pays ». C'était là comme un portrait anticipé du grand Talleyrand!

Par ailleurs, un de nos contemporains, le professeur Fortunat Strowski, qui entreprit un pèlerinage littéraire au pays de Fénelon, en 1903, semble plus impartial, quand il affirme que « la race des paysans n'y offre pas cette grossièreté sournoise, si déplaisante ailleurs: on y est naturellement fier et accueillant. La distinction et la noblesse y courent les champs en sabots » [19].

Le Périgourdin des classes supérieures est souvent un diplomate-né. D'esprit éminemment libéral, il afffiche volontiers une grande passion de liberté. Foncièrement bon, il sait pourtant, à

19. Strowski, Fortunat, *Fénelon et son pays* (*Revue de Fribourg*, juillet-août 1903: 337 sq.)

l'occasion, se montrer malicieux et caustique. . . Ces traits, on les rencontrera, non seulement chez l'illustre archevêque, mais encore chez son plus modeste demi-frère.

Les Fénelon portaient d'or à trois bandes de sinople (c'est-à-dire que l'écu à fond d'or était strié en diagonale, et de gauche à droite, de trois bandes vertes). Quant à leur devise, flanquée d'un alpha et d'un omega, elle se lit: *A te principium tibi desinet.* Elle est tirée d'une *Bucolique* de Virgile, et le latiniste Goelzer l'a excellemment traduite, du point de vue littéraire, par un alexandrin parfait: « Principe de mes chants, tu en seras le terme » [20]. Mais ici, en héraldique, elle concerne le chef ou la famille entière. Elle fait surtout allusion à la pérennité de cette dernière et peut s'entendre ainsi, compte tenu des deux lettres grecques: « Tu es à la fois le commencement et la fin » [21].

En dépit de leur fière devise, malgré l'ancienneté de leur maison [22] et les nombreux quartiers de noblesse dont ils pouvaient s'enorgueillir, les Fénelon possédaient cette belle simplicité qui est la distinction du coeur. Leurs rapports avec les paysans ou « croquants » étaient empreints d'une franche cordialité. Ainsi, à l'époque du labour, le seigneur en grand costume venait lui-même prendre le timon de la charrue et tracer le premier sillon... Pour les baptêmes, les seigneurs choisissaient souvent comme parrains et marraines des gens du commun. Et, comme tant d'autres, les Fénelon ne dédaignaient pas de « faijré empils », ce qui consiste à manger, dans la cuisine, en compagnie de leurs serviteurs et de leurs vassaux, le pain rôti qu'on trempait dans un vin aux épices.

Avec les humbles, ils ont au moins un trait commun: la pauvreté. Car, si le château connut une certaine splendeur sous Bertrand de Salignac, ambassadeur en Angleterre, et mort en 1599, les descendants de celui-ci — et jusqu'à l'extinction de la lignée, sous

---

20. Goelzer, Henri, *Virgile, Bucoliques*... « Les Belles Lettres », Paris, s.d.[1925], p. 62.

21. Traduction proposée par feu le comte d'Arlot de Saint-Saud.

22. Certains généalogistes, dont La Chesnaye-Desbois, prétendent « remonter » cette famille jusqu'au Xe siècle. Des travaux récents ont révélé que les Fénelon s'appelaient primitivement *Felenon* Secret, M. Jean,*Le Périgord*... Tallandier, Paris, 1966: 253).

le Second Empire, dans la personne d'un facteur de la poste[23] — eurent à lutter sans cesse contre une gêne qui côtoya parfois l'indigence[24]. On les sent écrasés sous le poids de dettes considérables, et faisant mille efforts pour se renflouer.

Sur ce point, rien de plus révélateur qu'un inventaire dressé par messire Armand de Gérard, conseiller du Roi, lieutenant général, après la mort du père commun de nos deux François: Pons, décédé en 1663... La grand'salle du château est imposante, certes, mais la « tapisserie à personnages » dont elle est tendue apparaît « rapiécée en quelques endroits ». Le mobilier, « fort usé » et parfois « rompu », ne vaut guère mieux. La chapelle n'est pas plus riche, où messire Pignol, chapelain, déclare que la plupart des chasubles sont « hors d'usage ». Le plus bel ornement des cuisines est la grande cheminée flanquée de bancs où l'on peut s'asseoir, en hiver, pour se chauffer. Elle possède bien « un fer à gaufres où sont emprainctes les armes de la famille de Salignac », mais sa batterie est par ailleurs fort rudimentaire. Il n'est pas jusqu'à l'armoire « dicte aux confitures », où les hommes de loi affirment « n'avoir pas pour lors trouvé de confitures » !

Que si nous passons aux écuries, nous y verrons quelques chevaux, mais non des bêtes de prix: des deux chevaux qu'on attelle au carrosse et qui ont dix ou douze ans respectivement, l'un est aveugle. Sur une autre paire de juments carrossières, de poil bai, l'une est « espaulée », l'autre « éborgnie ». Pour la selle, on possède bien un grand cheval, mais il a douze ans. Un tout petit cheval alezan, « fort vieux » sert aux enfants. Quant au carrosse, il est

---

23. Par un décret de 1855, Napoléon III autorisa deux familles alliées à relever respectivement les noms de Salignac-Fénelon et de La Mothe-Fénelon (*Annuaire de la Noblesse, Paris*, 1856). C'est à cette nouvelle génération qu'appartenait Bertrand de Fénelon, grand ami de Marcel Proust, qui le fit entrer dans son roman-fleuve sous les traits de Robert de Saint-Loup.

24. Cette gêne devait se prolonger bien au-delà de la mort de Pons. Quand Jean-Baptiste de Salignac, cousin germain des deux François, fut tué au siège de Cambrai, on trouva dans son testament ce post-scriptum: « Je te supplie, ma chère soeur, d'assister de ton bien tes pauvres cousins de Fénelon, qui n'ont rien'» ... (*Annales de la Soc. d'Agriculture, Sciences & Arts...*, Périgueux, t. XXXII (1871) : 115.) Lors de la nomination de Fénelon au siège de Cambrai, son ancien élève, le duc de Bourgogne, écrivit au Pape pour demander que les bulles lui fussent accordées *gratis*, car « il a beaucoup de naissance mais très peu de biens » (Cf. Druon, Henri, *Fénelon archevêque...*, Paris, 1905, I: 6).

seul à avoir encore grand air, avec ses coussins de velours « cramoysin » [25].

« Tel était donc en 1663 le château de Sainte-Mondane, dira encore F. Strowski... Toutes ces reliques respectables et familiales ... étaient fort loin de donner l'idée, de donner le goût du bien-être bourgeois, du luxe cossu. C'est d'une noblesse un peu archaïque qui ne sent ni son parvenu ni son « riche homme », et qui a je ne sais quoi de patriarcal et de simple » [26].

Ajoutons qu'il régnait dans la famille elle-même un esprit charmant, fait de douce familiarité, avec une pointe de taquinerie. Il n'est, pour s'en rendre compte, que de lire certaines lettres demeurées dans les archives du comte de Maleville. Soit qu'elles émanent de Pons de Salignac, soit qu'elles lui soient adressées, les plaisanteries y tiennent une large place. Un cousin de François, Jean-Baptiste, celui-là même qui devait mourir au siège de Candie, appelle son oncle, l'évêque de Sarlat « mon plus que très cher mounou ». L'archevêque, même parvenu à un âge avancé, se plaît à donner des sobriquets à ses neveux: l'un est Fanfan, puis, après sa blessure, « le boiteux ». Le « bon Put », c'est M. Dupuy; l'abbé de Beaumont, c'est Panta, etc. Il est vrai qu'il désignait son plus fameux adversaire, Bossuet, par le pseudonyme de « M. Girard » !

On manque évidemment de détails sur les enfances Fénelon ... François n'était pas seul dans cette imposante demeure: outre ses frères déjà nommés, il avait trois soeurs, dont deux étaient ses aînées, tandis qu'Angèle-Hippolyte, née en 1645, était sa cadette [27]. Il est bien permis d'imaginer le petit François traversant la grand'-salle et s'arrêtant parfois pour contempler ces portraits d'« illustres », puis se laissant glisser dans la spirale du bel escalier de pierre, poussant même jusqu'aux cuisines, où l'on ne devait pas mettre tous les jours la poule au pot.

Dans les cours, si on la tenait à l'écart du puits, dont la margelle est si peu élevée, il ne manquait pas d'espace pour s'ébattre!

---

25. Strowski, Fortunat, *Fénelon et son pays ... Revue de Fribourg*, juillet-août 1903: 342.

26. *Annales de la Soc. d'Agriculture... du Périgord*, XXX (1869): 472 sq.

27. C'étaient: Marie, née en 1635, qui épousera Henri de Beaumont, seigneur de Gibaud; Paule, religieuse de Notre-Dame (Sarlat); Angèle-Hippolyte, future épouse de Jean Beaulieu, seigneur de la Filolie.

Il y avait encore, à cette époque, un vieux pigeonnier qui offrait bien de l'attrait, et les enfants aimaient se poursuivre dans les chemins de ronde. Il faut espérer que notre François, comme plus tard son frère l'archevêque, pourra dire qu'il a passé « une jeunesse douce, libre, pleine d'études agréables et de commerce avec des amis délicieux » [28]. A l'occasion, il s'agenouillera dans la chapelle, où ornements et garnitures commencent à se faner et à montrer la corde [29]. Et pourquoi ne servit-il pas la messe de ce sieur Pignol, curé de Sainte-Mondane et chapelain du château? car il est naturel de penser que les familiers mentionnés dans l'inventaire de 1663 se trouvaient déjà en fonctions depuis plusieurs années: le cuisinier Beaurepaire, le sommelier Antoine Lazare et le cocher Guilhem Contré.

Aux joies que procurent chaque année, dans ces familles nombreuses, mariages et baptêmes, succèdent fatalement les deuils. Et, pour François, le plus cruel — et si prématuré — sera la perte de sa mère, alors qu'il compte six ans à peine. En février 1647, on ensevelira pieusement Ysabeau dans l'église des Récollets, à Sarlat: c'est le lieu de repos cher à tous les Pénitents bleus. [30]

Vers le même temps, le frère puîné, Henri, âgé d'environ quinze ans, se noie accidentellement dans la Dordogne, au petit port de Saint-Julien. Et, peu après, en 1649, on apprendra la mort de Léon, parti trois ans auparavant pour Saint-Germain-en-Laye, où il était, disent les généalogies, « page du Roy pour M. de Montemart » [31]

Cependant, Pons de Salignac estime qu'il y a à son foyer trop d'orphelins: dès octobre 1647, il convole en justes noces avec noble dame Louise de la Cropte de Saint-Abre, qui lui donnera encore cinq enfants, dont le futur archevêque [32]. Et c'est ici le moment de corriger une erreur presque toujours répétée par les biographes: le père de Fénelon n'était pas *un vieillard*: il avait, à la naissance

28. Cité par M. J. Secret, *Au pays de Fénelon, Périgueux*, 1939: 38.

29. La chapelle possède encore un parement d'autel brodé par les demoiselles de Saint-Cyr.

30. *Registre des Pénitents bleus*, Sarlat.

31. Gaignières, *Généalogie des Salignac-Fénelon* (1693 ?) B.N. fol. 142 et: Saint-Germain, *Registre des Sépultures* ... Année 1649.

32. Celui-ci naquit le 6 août 1651, donc dix ans après le futur sulpicien. Le premier fils de ce second mariage avait été François-Martial, qui entra au Séminaire de Saint-Sulpice.

de ce fils prédestiné, exactement cinquante ans, ce qui n'était pas la vieillesse, même à cette époque!

Mais une union si précipitée, n'alla pas sans l'opposition de la première famille: il y avait les convenances, sans parler des intérêts moins avoués, car la nouvelle épouse avait peu de dot! Il fallut faire intervenir en sa faveur des influences, celles, entre autres, d'Alain de Solminihac, évêque de Cahors, et d'Antoine, frère de Pons et marquis de Fénelon, si bien en cour. A en croire un biographe un peu tardif de saint Vincent de Paul [33], M. Vincent lui-même aurait eu son mot à dire, allant jusqu'à promettre que l'union serait comblée de bénédictions particulières. Bref, tout finit par s'arranger, car, plus tard, nous verrons l'archevêque faire dans ses lettres d'aimables allusions à ses parents de l'Angoumois. [34]

La nouvelle comtesse de Fénelon s'avéra une seconde mère attentionnée et d'une vive piété. Elle visita les grands sanctuaires de l'époque, consacra ses enfants au Sacré Coeur, à Paray-le-Monial, et, par un testament de 1691, demanda qu'on l'ensevelisse à Notre-Dame de Rocamadour.

Entre-temps, nous l'avons dit au début, notre François fut, plus ou moins, le témoin oculaire des désordres causés dans la région par les Frondeurs, ainsi que de la gratitude royale. Il est permis de conjecturer que, suivant les habitudes du temps, il commença ses études au château, sous la direction de quelque précepteur chargé à la fois de tous les fils en âge de s'instruire. Nul doute que le curé déjà nommé, ou son prédécesseur, y eut sa part, en ce qui concerne, tout au moins, les leçons de latin et de religion.

Puis, François dut fréquenter l'université. Laquelle? Quoique son illustre demi-frère dût, plus tard, étudier probablement

---

33. Collet, Abbé Philibert, *Vie de Saint Vincent de Paul*, Nancy, 1748, vol. II, 18, 24-25.

34. Par exemple, dans une lettre écrite de Cambrai, le 12 juillet 1714, à son neveu l'abbé de Beaumont. Il est curieux, par contre, que le prélat ne parle jamais de sa mère dans les nombreuses lettres qu'on possède de lui. Mais il y a bien des côtés énigmatiques dans la vie de Fénelon. Feu le Dr Lafond, ancien président de la Société historique et archéologique du Périgord, faisait remarquer, à l'occasion du troisième centenaire (1951), qu'on ne trouve dans sa correspondance aucune allusion à ce chevalier de Ramsay, qui fut son hôte pendant quatre ans et consacra le reste de sa vie à faire et écrire l'éloge de l'archevêque de Cambrai. (*Troisième centenaire...*, Périgueux, 1951: 40.)

à Cahors [35], il semble que ce fut plutôt à Toulouse que se rendit François. Son frère aîné, Henri, y était déjà. [36]

Au printemps de 1659, il est à Sarlat, où on le reçoit pénitent bleu avec son père et quelques-uns de ses frères [37]. Quand, le 22 août 1660, Pons de Salignac testera chez M. de Gérard de La Tour, notre François, « baron de Fénelon », sera mentionné à titre de légataire, comme « estant le troisiesme fils vivant dudit seigneur » [38].

Un fait important venait de se produire, qui dut réjouir grandement la famille: en 1659, l'oncle François, doyen de Carennac, succédait à Nicolas Sevin comme évêque de Sarlat, et on le sacrait solennellement à Paris, le 25 mai de cette même année. Ainsi se trouvait renouée, pour les Fénelon, l'antique tradition de donner des prélats à l'Eglise: dans ce seul diocèse, plus ou moins « crotté », sur trente-huit évêques, on compte six Salignac-Fénelon ! [39]

Mais, au bonheur du sacre va succéder en 1663 le deuil surprême: le noble seigneur Pons succombera le 7 mars. Le 13, il ira rejoindre sa première femme dans la crypte des Récollets, et l'évêque officiera pontificalement, après l'oraison funèbre prononcée par un Père jésuite. Le 26 avril, les Pénitents bleus lui feront chanter un nouveau service funèbre, comme à l'un des membres bienfaiteurs de la confrérie [40].

III — LA VOCATION — LE SÉMINAIRE

Dans ces vieilles familles de jadis, il était courant qu'un cadet fût « d'Eglise », mais le choix de François semble avoir été plus réfléchi et personnel, comme le prouvera sa carrière. Au moment où il perd son père, il compte à peine vingt et un ans. A-t-il déjà fait, comme le pensent certains généalogistes [41], du service dans l'armée? Ce n'est pas impossible, mais s'il « porta les armes » en Ca-

35. Bergounioux, J., *Fénelon docteur en théologie...* (*Revue des Etudes historiques*, oct.-déc. 1924).
36. Gaignières, *Généalogie des S.-F.*, B.N. Mss Fds frs, no 22252, fol. 142.
37. D'après le *Registre* (1624-1722) que possède le Dr Paulhiac, de Daglan.
38. Testament déjà cité.
39. Secret, M. Jean, *Au pays de Fénelon*, p. 67.
40. *Registre* de la Confrérie des Pénitents bleus.
41. Entre autres, Gaignières, *loc. cit.*

talogne ou ailleurs, ce dut être pour peu de temps, car il allait entrer bientôt au Séminaire, où on ne l'acceptera qu'après de sérieuses humanités.

A quand remonte sa vocation? Il est naturel qu'orphelin de mère à six ans, l'enfant se soit senti esseulé et plutôt enclin à se replier sur lui-même; mais il va vite trouver en sa jeune belle-mère une âme tendre et mystique. D'ailleurs, deux des fils de Louise de la Cropte se prépareront aux ordres: outre l'archevêque, le fils aîné de ce second mariage, François Martial [42]. Quoi qu'il en soit, nous voyons François admis à Saint-Sulpice dès le 23 octobre 1665, et il fait son entrée quatre jours plus tard, le 27.

La France connaît alors les débuts si brillants d'un règne qui sera long: depuis cinq ans, le jeune souverain gouverne en roi absolu. A Paris, dans la mesure où le lui permettra sa vie de séminariste, François rencontrera nombre de parents et d'amis bien en cour, surtout dans l'entourage immédiat de son oncle Antoine, qu'on appelle volontiers « le marquis de Fénelon », depuis la mort de Pons, — Antoine rendu célèbre par sa ligue contre le duel et la part qu'il a prise à la fondation de la compagnie du Saint-Sacrement.

La maison dans laquelle François va commencer ses études théologiques n'existe plus. On désigne parfois par les mots « ancien séminaire » le bâtiment situé du côté sud de la place Saint-Sulpice: cet immeuble, construit en 1820 par Godde, a été confisqué par l'Etat après la loi de Séparation, et on y a installé depuis 1906 un service auxiliaire du ministère des finances.

Le grand séminaire du XVIIe siècle occupait toute la superficie de la place actuelle. Les sulpiciens y avaient leur propre cimetière, à l'endroit de la monumentale fontaine de Visconti. La « nouvelle » église Saint-Sulpice était loin d'être terminée: Anne d'Autriche en avait bien posé la première pierre en 1646, mais les chantiers n'avançaient que très lentement. Le séminaire, bien entendu, possédait sa chapelle intérieure. [43]

---

42. Il mourra à 22 ans, sans avoir reçu les ordres, et après avoir quitté Saint-Sulpice pour cause de mauvaise santé. Inhumé à Saint-Benoît, le 2 nov. 1670 (La Rochebilière, B.N. Nlles acq. frses, no 3617).

43. Hillairet, Jacques, *Dict. hist. des Rues de Paris*, 1963, II: 485.

En s'aidant de ses souvenirs et de ceux d'anciens élèves, un sulpicien, Henri Baudrand, entreprit en 1682 de raconter ce que furent les débuts de l'institution [44]. « Il n'y a rien d'extraordinaire dans les règlements, affirmera-t-il, que l'exactitude avec laquelle on les observe ». Ces dispositions qui, sans grands changements, survécurent près de trois siècles, pourraient paraître bien austères aux jeunes clercs d'aujourd'hui. On était éveillé par une invocation pieuse. Le lever, en été, était à quatre heures et demie, et à cinq heures en hiver, alors qu'un séminariste (le « réglementaire ») « porte de la lumière dans les chambres », en allumant un bougeoir posé sur une tablette fixe, près de la porte.

Les « conférences » (cours, leçons) sont faites par les « directeurs » (professeurs), pendant la matinée et l'après-dînée. A onze heures, on se réunit dans la salle commune pour l'examen particulier, courte méditation, puis, un quart d'heure plus tard, on passe au réfectoire pour le dîner, au cours duquel un séminariste désigné lit à haute voix, *recto tono,* un ouvrage de dévotion. Ensuite, récréation dans la belle cour plantée de rangées d'arbres et agrémentée d'un jet d'eau. La règle précise qu'on doit « en retrancher les cabales et amitiés particulières ».

Au travail de la journée succède une certaine détente: la « lecture spirituelle », causerie de ton familier, faite par le supérieur sur quelque point du règlement, ou tel ou tel fait d'actualité, et que l'abbé Félix Dupanloup, deux siècles plus tard, devait porter à sa perfection.

Enfin, à huit heures, après le second repas, a lieu la prière du soir, après quoi un des directeurs se charge de verrouiller la porte de sortie et d'en remettre la clef au supérieur. Alors commence le « grand silence », et tout le monde doit être couché à neuf heures. [45]

Les jours de congé, on va en promenade, deux à deux, et plus souvent trois à trois, dans ce qu'on nomme aujourd'hui la banlieue parisienne. A cette époque, les champs et les bois ne sont pas loin. Un des buts de prédilection est Gentilly, où les sulpiciens possèdent

---

44. Baudrand, Henri, p.s.s., *Mémoire sur la vie de M. Olier et sur le Séminaire* ...
45. Baudrand, Henri, p.s.s., *Mémoire* ... petit ouvrage imprimé à la suite de Bertrand, L., p.s.s., *Bibliothèque sulpicienne*: 437-439.

une « campagne ». On y faisait beaucoup de culture, et les bords de la Bièvre étaient fort pittoresques.[46]

La vie du séminaire, en ces années, n'avait rien perdu de sa ferveur primitive, dont elle allait déchoir, à la fin du XVIIIe siècle, par l'intrusion de sujets aussi peu orthodoxes que l'abbé de Talleyrand-Périgord. La maison est alors dirigée par un prêtre de haute valeur, Louis Tronson: petits yeux porcins, malicieux, larges bajoues, teint illuminé, triple menton campé sur le rabat: ces traits un peu frustres ne sont que l'enveloppe d'une âme exquise, profondément sacerdotale, servie par une sagesse, une prudence peu communes, si bien qu'on a pu définir ce supérieur: « le bon sens fait homme ».

C'est dans cette ambiance et sous la conduite d'un tel guide, que François va recevoir sa formation cléricale. Tous savaient que, depuis 1657, des Sulpiciens étaient établis en Nouvelle-France, et devenus récemment « seigneurs » de Ville-Marie ou Montréal. Aussi parlait-on beaucoup du Canada, au séminaire de Paris. Il en était surtout question aux lectures spirituelles. On y lisait souvent, en les commentant, des extraits de ces *Relations* par lettres que les Jésuites adressaient de leurs missions canadiennes. Ces écrits ne faisaient pas qu'édifier les gens d'Eglise: ils avaient le don d'enflammer la piété des grandes dames du monde.[47]

Chaque année, ces récits formaient un beau volume soigneusement édité. Il en existait plusieurs exemplaires dans la bibliothèque de la maison, comme en fait foi le *Catalogue* in-folio échoué à la bibliothèque Mazarine.[48] Les jeunes clercs pouvaient les em-

---

46. Hillairet, J. & Poisson, G., *Evocation du vieux Paris; la banlieue sud*, Paris, Ed. de Minuit, 1956, 279-283.

47. « Les pages palpitantes d'enthousiasme ... arrivaient à Paris pour y enflammer dans les couvents toutes les imaginations et pour répandre dans les cercles mondains une émotion singulière égale à celle qu'eût pu causer un beau roman de chevalerie » (Bentzon, Th., *Nouvelle-France et Nouvelle-Angleterre*, Paris, 1899: 9.)

48. 5 vols in-folio (nos 4179-4183). A la Révolution, les effets des sulpiciens de Paris, y compris leur bibliothèque, furent confisqués. Les livres se trouvent toujours à la Mazarine (bibliothèque de l'Institut), y compris de nombreux exemplaires des *Relations*. Seuls échappèrent à la saisie « les souvenirs historiques, les manuscrits, les reliques des fondateurs », grâce à la marquise de Villette (« Belle et bonne »), l'amie de Voltaire, qui était aussi la propre nièce du supérieur Emery. Elle hébergea le précieux dépôt d'abord dans son hôtel d'Elbeuf, à proximité du Séminaire, puis, à partir de 1793, rue de Beaune, là même où était mort le patriarche de Ferney! Il faut lire les pages relatives à cette époque dans le passionnant ouvrage de M. le chan. J. Leflon (*Monsieur Emery*, Paris, Bonne Presse [1944] : I: 209 sq.)

prunter pour les relire dans leurs chambres, et c'est ainsi que ces récits idylliques de conversions opérées dans le cadre de la forêt vierge, faisaient l'envie des plus calmes. Or, François, justement, n'était pas de ceux-là! Devenir missionnaire, voler là-bas, gagner à la cause de Jésus-Christ, même au prix de multiples dangers, ces malheureux peaux-rouges: il en rêvait jour et nuit!

Il s'était déjà ouvert de ses intentions à son confesseur et à M. Tronson. On l'avait invité à bien réfléchir, à ne rien précipiter: peine inutile. Quand il eut reçu la tonsure et les ordres mineurs, il n'y tint plus, et le supérieur, reconnaissant qu'il ne pouvait douter de sa sincérité et de son désintéressement, le laissa partir pour Sarlat, le 30 janvier 1667.

Mais l'oncle évêque, qui avait sans doute d'autres visées sur cet ardent neveu, ne voulut d'abord rien entendre. Il écrivit à M. Tronson, s'étonnant que le Séminaire ne l'eût point prévenu. La lettre du prélat est perdue, mais on a heureusement la réponse du sulpicien, et quelle réponse, qu'on voudrait pouvoir citer intégralement! . . . Tout a été tenté pour détourner le jeune lévite de son dessein, mais « son inclination se trouvant toujours également forte, » le supérieur s'est vu « hors d'état de passer outre ». Quant au reproche de ne l'avoir point avisé, Mgr ne sait-il pas que « nous n'avons pas accoutumé de parler des personnes que nous dirigeons et confessons »? Mais, en dernier ressort, n'est-ce pas à Mgr de décider, puisqu'il a « tous les droits sur Mr son neveu », et comme parent et comme évêque, pour le service duquel (ajoute l'habile supérieur), il « se sacrifierait lui-même avec joie, s'il pouvait être en état de le faire » [49]!

Après un tel témoignage, François avait la partie belle. La résistance de l'évêque ne tarda pas à mollir. Le jeune sulpicien s'employa avec enthousiasme aux derniers préparatifs, et s'embarqua, en avril ou mai 1667, probablement au port de La Rochelle, sur le vaisseau du Roi *La Nouvelle-France.*

Que fut cette traversée? Longue et monotone, sans doute, comme la plupart des voyages de cette époque, et la *Nouvelle-France* devait être le digne pendant du navire qui, l'année suivante, trans-

49. Lettre de Tronson du 19 février 1667.

portera, dans des conditions d'hygiène déplorables, un sien parent et collègue en Saint-Sulpice, François Lascaris d'Urfé.

D'Urfé, il est vrai, était un délicat, tandis que notre séminariste, dans la fleur de sa vingt-sixième année et tendu vers la réalisation de son rêve, ne devait pas faire le difficile. Et puis, il se trouva fort bien de la présence à bord d'un jeune Jésuite, le père Jean Pierron, que ses supérieurs dirigeraient bientôt vers les missions iroquoises du lac Ontario. Jean Pierron possédait un certain talent d'artiste qui lui permettrait d'instruire les Indiens par l'image autant que par la parole. Entre lui et Fénelon, qui n'était pas, tant s'en faut, dépourvu de sens pratique, on imagine sans peine l'échange de propos, de projets, et les longs colloques sur le pont, lorsque l'état de la mer le permettait. [50]

Après la mer, le Saint-Laurent. Il y faut encore une bonne semaine de navigation, avant qu'apparaisse, enfin! le promontoire de Québec. François était au coeur de « ce diocèse grand comme un monde, fleur de la colonisation et de l'apostolat français », tel que le décrira un jour le cardinal Baudrillart [51]. Ce soir-là, l'annaliste des Jésuites inscrivit dans son fameux *Journal*: « Le P. Jean Pierron arrive avec Mons de Fennelon, ecclésiastique de Saint-Sulpice » [52]. On était exactement le 27 juin 1667. Pour François, le sort en était jeté!

IV — ORDINATIONS — MISSION DE KENTÉ

Ce qu'est, en cet an de grâce 1667, la Nouvelle-France, il faut, pour le comprendre, imaginer une poignée de Français jetée sur un territoire plus vaste que l'Europe. La population totale du pays ne dépasse guère 4,000 habitants, abstraction faite des sauvages.

Ces quelques milliers d'Européens ne sont pas, heureusement, dispersés, mais groupés le long des rives du Saint-Laurent, en trois agglomérations de quelque importance. Québec, avec ses 2,600 habi-

---

50. Au cours de sa carrière de missionnaire, le P. Pierron voyagea beaucoup dans toute l'Amérique du Nord. Rentré en France (1678) où il mourut en 1700.

51. Lettre-préface pour: Quinsonas, Comte de, *Monseigneur de Laubérivière*, Paris, Maisonneuve, 1936 : ix.

52. D'après le Ms. conservé. L'orthographe de *Fennelon* démontre que, même au XVIIe s., alors qu'on n'usait pas d'accents, le nom se prononçait comme de nos jours.

tants, capitale et siège épiscopal, est l'âme du pays. Sa fondation, en 1608, a pratiquement marqué celle de la colonie elle-même, toute tentative d'établissement ayant échoué jusque-là. Trois-Rivières, à 90 milles en amont, avec 600 habitants, date de 1634. [53]

Enfin, en remontant le fleuve, on rencontre l'île de Montréal — ou du Mont-Réal, comme disent les Français d'alors. D'une longueur d'environ 30 milles, et large de 7 à 10, elle est destinée à accueillir un jour la ville principale du pays. Pour l'instant, c'est Ville-Marie, dont les habitations se blottissent autour de la chapelle des sulpiciens, Notre-Dame, non loin du grand fleuve. Et le mont Royal, ainsi qualifié par Jacques Cartier en 1535, lui sert de toile de fond. Fénelon lui-même, plus tard, voudra souligner la position avantageuse de Montréal, au confluent du Saint-Laurent et de la rivière des Outaouais, par où les sauvages descendent avec leurs plus belles pelleteries.

Bref, dira-t-on, sous le rapport du peuplement, le Nouvelle-France est un bien petit monde! Si l'on veut, mais un monde avec tout ce que ce mot comporte d'ambitions, de rivalités, de jalousies, et, d'autre part, une somme équivalente de dévouement, de dur labeur, d'abnégation. Ces familles de colons, qui lui viennent de Normandie, de Saintonge, du Perche, sont saines et triées sur le volet. Dès leur arrivée, ils seront maintenus dans les cadres d'une discipline rigide. Ceux qui s'y seront frottés — et inévitablement piqués, comme, bien plus tard, La Hontan, — iront jusqu'à parler d'une intolérante théocratie. Envers les criminels, la justice s'avérera souvent inexorable et expéditive: le lendemain même de l'arrivée de Fénelon, on pend un faux monnayeur [54].

En 1667, et jusqu'en 1672, le pays va connaître une paix, un bonheur quasi sans mélange, sous le régime à deux têtes instauré par Colbert: un gouverneur, Daniel Rémy de Courcelles; un intendant, Jean Talon. . . Aussi les colons envisagent-ils l'avenir avec confiance, depuis surtout qu'une expédition énergique contre les Iroquois a pacifié, — pour un temps, du moins, — ces farouches guerriers.

---

53. Les Canadiens nous pardonneront ces détails de topographie: ils sont plutôt destinés aux étrangers qui daigneront nous lire.

54. *Journal* des Jésuites, 28 juin 1667.

Telle est à peu près la Nouvelle-France que trouva Fénelon en débarquant. Avec sa nature intacte, son parfait optimisme, elle dut lui paraître un bien beau champ d'apostolat. . . Mais nous savons qu'il n'était encore que clerc minoré. Où compléta-t-il ses études de théologie? où fut-il initié aux langues sauvages? Demeura-t-il à Québec, au séminaire qu'y avait établi Mgr de Laval? ou bien, s'en fut-il recevoir à Montréal les leçons de ses confrères? On ne sait. Ce qui est certain, c'est qu'il devint successivement sous-diacre le 7 août de cette même année, puis diacre le 10 juin 1668, et qu'il fut ordonné prêtre le lendemain 11.[55]

Il ne reste plus à François qu'à exercer enfin un zèle impatiemment contenu. Il est bientôt servi par les circonstances. Non seulement les Iroquois ont enterré la hache de guerre, mais ils semblent vouloir s'humaniser: par la voix de leur chef Rohiario, des Goyogoins établis sur la rive nord du lac Ontario, où la chasse est excellente, ne viennent-ils pas de réclamer des robes noires?

Les supérieurs de Saint-Sulpice décident de leur envoyer deux nouveaux lévites: François et un jeune confrère, Claude Trouvé[56]. A cette occasion, Fénelon devait se voir favorisé d'une noble lettre de son évêque, adressée « a nostre bien aymé en N.S. François de Salagnac », que lui valaient, sans doute, sa haute naissance qui le rapprochait du prélat, mais aussi les réelles vertus qu'on remarquait chez lui. Cependant, cette flatteuse épître, qui contenait aussi de paternels conseils, se terminait par la décision du prélat de nommer *supérieur* de la mission non pas François, mais son plus jeune confrère. Ce qui eut l'heur d'étonner l'influente Ursuline de Québec, mère Marie de l'Incarnation, qui écrira: « M. l'abbé de Fénelon n'a point eu honte de se faire compagnon d'un ecclésiastique plus jeune que lui dans une mission iroquoise »[57]. Saint-Sulpice, et son supérieur au Canada, Gabriel de Queylus, mieux renseignés, crurent devoir désigner Claude Trouvé, moins brillant peut-être, mais plein de sagesse et de pondération.

---

55. Registre AA, in-fol., Archevêché de Québec. Années 1667, 1668.

56. Né au diocèse de Tours, Claude Trouvé était de deux ans plus jeune que Fénelon. Il demeura à Kenté de 1668 à 1676, et donna un *Abrégé* ou tableau de cette mission, que son confrère Dollier de Casson joignit à son *Histoire du Montréal*. Après un apostolat long et fructueux, ce sulpicien mourut en Acadie en 1704.

57. Richaudeau, abbé, *Lettres de la Révérende Mère Marie de l'Incarnation*, Paris, 1876 : II, 395.

Le départ fut fixé à l'automne de cette année 1668. Pour éviter les premiers rapides, on s'en fut au lieu dit La Chine, à quatre lieues en amont, et c'est là qu'on s'installa dans les canots, ces embarcations confectionnées en écorce de bouleau, dont les pièces assemblées avec beaucoup d'art par les Indiens, étaient cousues ensemble à l'aide de liens de peau. Ces canots joignaient ainsi à une légèreté de plume une certaine résistance qu'ils tiraient de leur souplesse même.

C'est le 2 octobre, fête des Saints Anges, qu'on se mit en route, avec deux robustes sauvages comme guides et avironneurs. La saison était encore belle; mais, quel voyage en perspective, et quelles distances! François parle de « cinquante à soixante lieues de navigation », depuis les premières habitations de l'île de Montréal jusqu'à l'entrée du lac Ontario: ce n'est qu'une approximation, et l'on voit que le jeune sulpicien n'avait évidemment pas les connaissances scientifiques de son confrère René Bréhan de Galinée, qui parcourra ces mêmes parages l'année suivante, et qui voudra « prendre hauteur. . . avec le baston de Jacob » [58]. Puisqu'on remonte le courant, il faudra, pour franchir cascades et rapides, descendre chaque fois à terre, faire le portage et le traînage des canots. Le lac lui-même, véritable mer intérieure, a une longueur maxima de 200 milles, et une largeur qui varie de 30 à 70.

Mais, une fois dans ce lac immense, on n'est pas pour autant parvenu à destination: après avoir longé la rive nord du lac, « nous entrions dans une belle et grande rivière; elle a une lieue dans son enbouchure et ont *(sic)* continue de la remonter deux journée durant dans une navigation qui seroit très belle mesme pour les barques. Dans tout le cours elle conserve toujours une demi lieue ou un quard de lieue de large a la reserve d'un seul endroit, ou elle est encore plus large deux fois que la sene (Seine). Elle est très abondante en poisson et les terres qui l'environnent, outre qu'elles sont très fertiles, elles sont toutes couvertes D'élans, De cerfs, de cheuvreux, d'ours, de castors. » etc. [59]

---

58. Coyne, J. H., *Galinee's Narrative*, Ontario Historical Society, Papers & Records, vol. IV : 16.

59. Ces témoignages, et d'autres qui suivront, sont tirés d'un manuscrit autographe du missionnaire. Notre intention est de le publier dans un prochain *Cahier des Dix*, avec notes et commentaires. Nous espérons que nos lecteurs nous feront confiance de leur servir des extraits d'un document authentique.

Enfin, on arrive au but; chez « des Iroquois qui se sont établis de ce côté [du lac], à cause de la proximité de la chasse »[60]. C'était le 28 octobre, fête des saints Simon et Jude. Le voyage avait duré vingt-six jours.

On n'a pas réussi à localiser exactement l'emplacement de cette mission de Kenté. Feu Mgr Olivier Maurault s'y est employé, comme nous-même. Tous deux, nous avons visité cette presqu'île dite aujourd'hui du Prince-Edouard, et nous avons pensé que les missionnaires devaient être établis dans l'actuelle baie de Weller, peut-être à Consecon. La « grande rivière » que remonte Fénelon est évidemment ce que les Français de jadis nommèrent « golfe de Saint-Lyon », et qui est devenu la « baie » de Quinté.[61]

On croit aujourd'hui qu'à cause des constants déplacements des Indiens motivés par leurs pêches et leurs chasses, les missionnaires vécurent comme en camp volant. Ce que fut leur existence, à leur arrivée, Claude Trouvé l'a écrit à son confrère Dollier de Casson[62]. Un grand festin marqua leur débarquement. Le plat de résistance était un ragout de citrouille et de graisse fondue, et notre missionnaire a soin de nous avertir que la citrouille de là-bas lui paraît plus savoureuse que celle de France!

Pour en revenir à Fénelon, le zèle de notre Périgourdin, son désintéressement, son ardeur à apprendre l'idiome, ne font pas de doute. . . Cependant, il ne tardera pas à déchanter. Il écrira plus tard: « Je suis fort assueré que ce que nous avons veu deux ans dans les missions des Iroquois du nord du lac Ontario ne nous a pas trop edifiez. . . » S'il est facile de baptiser les enfants, les vieillards, les malades, il n'en va pas de même avec les adultes bien portants: pour ne pas déplaire aux robes noires, ils les écou-

---

60. Les missions des Jésuites étaient du côté sud du lac.

61. Maurault, Olivier, *Nos Messieurs*, Montréal, Ed. du Zodiaque, 1935: 308-324. En 1968, la population, tant protestante que catholique, a voulu se souvenir du troisième centenaire de l'annonce du christianisme dans cette région: le 27 octobre, Mgr Wilhelm, archevêque de Kingston, a dévoilé et bénit un cairn érigé à Wellington-on-the-Lake, à la mémoire de la mission sulpicienne (*Bulletin de Saint-Sulpice*, Montréal, déc. 1968).

62. Lettre, (déjà citée), dans l'édition Flenley de l'*Histoire du Montréal*.

tent mais, ajoute Fénelon, « ils ne quitteront pas pour cela leur vie libertine, qui est l'essentiel de la conversion. » Enfin, conclut-il, non sans une pointe de scepticisme, « on en voit fort peu qui cherchent Dieu pour Dieu, et cela nous doit d'autant moins surprendre que nous trouvons presque cette mesme conduitte parmi les peuples polies qui sont bien plus capables d'une religion ».

Notre missionnaire vivra deux ans dans ces régions, — deux ans à partager la sagamité des sauvages, à ne jamais manger de pain et à ne boire que de l'eau. . . Ce qui ne veut pas dire qu'il demeurera sur place: l'été de 1669 le revoit à Québec. Piloté par un Indien, il a, cette fois, descendu, ou mieux: *sauté* à une vitesse vertigineuse les divers rapides du Saint-Laurent.[62] Il a pu ainsi donner des nouvelles de la lointaine mission. A l'automne, il remontera le fleuve, allant conduire à Kenté son parent, François Lascaris d'Urfé, également de Saint-Sulpice, qui vient d'arriver de France. Quel était au juste leur degré de parenté? On l'ignore, mais, plus tard, d'Urfé s'en prévaudra pour défendre Fénelon.[63]

Ce dernier ne restera pas longtemps à Kenté. Il ira passer l'hiver plus loin, à Gandatseteigon (aujourd'hui Port Hope?), où il travaillera auprès d'un groupe de Goyogouins détachés de la tribu.

Et, au printemps suivant, les grandes navigations reprendront: en canot toujours, dans la rivière Richelieu (appelée parfois « des Iroquois »), qu'il parcourt jusqu'au lac Champlain actuel, puis dans le Saint-Laurent jusqu'à Québec.[64]

On se demande comment ces missionnaires du XVIIe siècle purent tant voyager, et avec des moyens de transport si rudimentaires!

62-bis. Dans une de ses lettres (éd. originale, Paris, 1686: 638), Marie de l'Incarnation signale son passage: « Mons. l'Abbé de Fenelon aiant hiverné aux Hiroquois nous a rendu une visite dans un voiage qu'il a fait à Québec ». Et d'ajouter: « Le zèle de ces grands serviteurs de Dieu est admirable ! »

63. Dans les archives Fénelon, que nous communiqua naguère M. Lucien de Maleville, nous avons rencontré une « feue marquise d'Urfé », créancière de la famille Fénelon. C'était probablement la grand-mère du sulpicien.

64. D'après le document inédit déjà cité. De plus, François assure y avoir joint une carte dressée par lui, laquelle est évidemment perdue. Celle que nous reproduisons (anonyme et sans date) est de la fin du XVIIe siècle, et donne une bonne idée des lieux décrits par notre missionnaire. Elle fait partie de la Collection d'Anville (B.N., GcDD. 2987).

V — EN FRANCE (1670) — RETOUR AU CANADA (1672)

Nos historiens n'ignoraient pas que François de Fénelon retourna en France pour quelque temps, à l'automne de 1670, mais on s'est toujours demandé pourquoi ce voyage, trois ans à peine après son arrivée au pays. Certains de ses confrères, il est vrai, furent rappelés dans la métropole par des affaires de famille, et l'abbé Verreau [65] pensait que la mort de son père avait rendu nécessaire ce départ, mais nous savons déjà que Pons de Salignac était décédé depuis 1663. Le fait de vouloir aller recueillir des fonds pour Kenté serait en soi plausible, mais ne justifierait pas de tels frais de la part de Saint-Sulpice.

La solution se rencontre dans la correspondance échangée entre Talon et Colbert. Rentré au Canada après une assez longue absence et une navigation très difficile, l'intendant écrivait au ministre, le 29 août 1670: « Comme M. l'abbé De Fénelon. . . a fait une mission chez les Iroquois et qu'en tout ce qu'il a pu, il a travaillé à me donner les connaissances que je ne pouvais avoir que par lui, pour les découvertes que je désirais faire, il mériterait, Mgr, que vous lui témoignassiez quelques satisfaction pour son zèle au service. . . » Et encore: « Si vous voulez donner un demi-quart d'heure de votre temps à M. l'abbé de Fénelon Salignac, vous serez pleinement instruit de ce qui s'est fait ici en mon absence », laquelle absence, ajoute prudemment le haut fonctionnaire « me semble n'avoir apporté aucun préjudice au service du Roy ni retardé l'établissement de la Colonie » [66].

Ainsi, François peut se préparer à repasser l'Atlantique, et il voyagera vraisemblablement aux frais de Sa Majesté. On a force détails sur cette traversée, qui fut l'une des plus rapides enregistrées à cette époque: «trente un jours», spécifie la Soeur Marguerite Bourgeoys, qui est au nombre des passagers. Les effets de la religieuse n'avaient pas été embarqués, et restèrent finalement dans

---

65. Verreau, abbé H.-A., *Les deux abbés de Fénelon*, Lévis, 1898, le meilleur ouvrage, avant 1900, sur François de Fénelon. Nous aurons à y revenir.
66. Arch. Nles, Paris, *Colonies*, C-11-A, 3, fol. 70-71.

une famille de Québec, de sorte que la Soeur se trouva bien dépourvue. Aidé de son domestique (probablement un sauvage), le Sulpicien fut pour elle plein d'égards, lui prêtant 50 livres, ou plutôt les lui faisant prêter, car, avoue sa compagne, « il n'était pas très en argent lui-même » [67]. Un autre ecclésiastique était du voyage. A La Rochelle, on se sépara, la Soeur se dirigeant vers Paris, tandis que Fénelon prenait la direction de Saintes, pour gagner ensuite le pays de ses pères.

Voyageait-il à cheval? C'est peu probable. Il faut plutôt le voir dans le coche public, roulant péniblement sur les affreux chemins du Périgord, jetés tout droits à travers champs caillouteux et forêts de châtaigniers. L'Archevêque les qualifiera de « salébreux et ennemis des roues ». Bien plus tard, en 1789, arrivant « tout meurtri » d'un voyage qui lui a « secoué les entrailles », Vergniaud écrira: « Je ne crois pas que les chemins de l'enfer soient plus mauvais! »

Mais il est plus piquant d'imaginer le retour au château de Sainte-Mondane de ce fils, sinon prodigue, du moins aventureux, qui a déjà passé deux fois la mer océane, et revient du lointain Canada. On devait l'entourer, lui poser force questions sur le pays, les sauvages, leurs moeurs: est-il vrai surtout qu'ils cherchent constamment à lever des chevelures? Fénelon était alors occupé par son frère aîné, François II, qui s'était retiré dans son fief de Manot, jusqu'à la mort prématurée de sa femme, Anne du Lac de la Parède, en 1660. Il venait d'entrer dans la quarantaine, et s'était acquis déjà une réputation de grande piété.

Que le missionnaire ait rencontré à Paris, sinon au Périgord, le futur archevêque, son demi-frère, il n'est pas permis d'en douter. Ce dernier était alors dans sa vingtième année, et il se retirait à la maison des Robertins, rue Férou, où logeaient les étudiants de santé délicate. Ils durent également se voir chez leur oncle si bien en cour, le marquis [68] Antoine de Fénelon.

---

67. *Ecrits* de la bienh. Marg. Bourgeoys, cités par Dom Albert Jamet, o.s.b., dans *Marguerite Bourgeoys*, Montréal, 1942 : 360.

68. Le fief de Fénelon ne fut pas érigé en marquisat; c'est sa baronnie de Magnac qui devait, en 1650, connaître cet honneur, mais il devint courant, à Paris, d'appeler Antoine « le marquis de Fénelon ».

Et l'on devine sans trop de peine les échanges, entre l'apôtre enthousiaste qui vient de débarquer et le séminariste, âme ardente et généreuse qui va s'ouvrir aux conceptions les plus hardies de la mystique chrétienne. Le professeur Gilbert Chinard, spécialiste de l'exotisme américain dans la littérature française, pense que le prélat, dans ses rêves d'apostolat lointain, dut beaucoup à l'influence de son frère consanguin [69]. Ces aspirations éclatent surtout dans son sermon sur la Vocation des Gentils: pièce d'éloquence jadis étudiée dans les classes de rhétorique comme un modèle du genre, et qu'on croyait avoir été prêchée, le 6 janvier 1685, « en présence » d'une ambassade envoyée par le roi de Siam à Louis XIV.

Or, il appert aujourd'hui, grâce à des renseignements émanés des Missions Etrangères [70], que c'est plutôt le 6 janvier *1687*, lors d'une autre mission, et *en l'absence* des envoyés (qui se refusèrent toujours à participer au culte catholique), que ce sermon fameux fut donné, — non pas dans la chapelle même de la communauté, mais bel et bien dans la crypte qui lui servait de fondation. Malgré ces erreurs de dates, il reste que le sermon de Fénelon, étonnamment moderne en tant que conception de l'idée missionnaire, renferme, entre autres passages, le suivant, qui ne laisse aucun doute sur le goût de Fénelon pour l'apostolat missionnaire: « Seigneur, vous le savez, que c'est avec confusion et douleur, qu'admirant votre oeuvre, je ne me sens ni les forces ni le courage d'aller l'accomplir. Heureux ceux à qui vous donnez de le faire! »

Dans la Capitale, François, outre sa nombreuse parenté, visita naturellement ses supérieurs et anciens maîtres de Saint-Sulpice. Jusque-là, il s'était plutôt distingué, et le jeune prêtre n'avait droit qu'à des éloges de la part de ses confrères.

Vit-il, à Paris ou à Versailles, le Ministre? et Colbert lui accorda-t-il comme l'espérait Talon, au moins « un demi-quart

---

69. Chinard, Gilbert, *L'Amérique et le rêve exotique* ... (Paris, Hachette 1913), surtout la IIe partie: *Nouvelle-France* : 91-188.

70. D'après un article de M. R. Bézac, dans *IIIe centenaire de la naissance de Fénelon*, Périgueux, 1951.

d'heure » de son temps? Peut-être ne rencontra-t-il qu'un secrétaire. Ce qui est certain, c'est qu'on lui conseilla de consigner par écrit ces renseignements de première main qu'il apportait de la colonie. Et ce serait alors qu'il se serait procuré vingt ou trente feuilles de ce grand papier, à la marque d'eau des Medicis, qu'il aurait soigneusement taillé ses plumes et rédigé de sa plus nette écriture ce mémoire de trente-sept pages dont nous avons présentement sous les yeux un excellent fac-similé. Il y avait mis, sans doute, les idées de l'intendant sur la francisation des sauvages, mais beaucoup, aussi, des siennes qui résultaient de sa propre expérience. [71]

Notre missionnaire séjourna ainsi près de deux ans en France. Il attendait probablement, pour repasser au Canada, une occasion favorable, et celle-ci se présenta lorsque Louis de Buade de Frontenac, périgourdin comme lui, fut nommé par Louis XIV gouverneur de la Nouvelle-France. Se connaissaient-ils déjà? Ce n'est pas impossible, car les deux familles avaient eu dans un passé récent des alliances communes.

On s'embarqua à La Rochelle le 28 juin 1672 [72], et la traversée semble avoir été sans histoire. Le sulpicien et le nouveau gouverneur eurent tout le temps de s'entretenir sur le pays vers lequel ils voguaient, et Fénelon dut exposer et développer plusieurs points de son mémoire, et surtout les grands avantages qu'il y aurait, comme le pensait Talon, à établir un poste de traite et un fort, au nord-ouest du lac Ontario, à l'endroit appelé par les sauvages Cataracoui.

Au début de septembre, on se retrouvait à Québec, Frontenac bien dépité d'avoir perdu un bâtiment chargé de son mobilier et d'une partie de ses hardes, que les Hollandais avaient saisi à la hauteur de l'île d'Yeu.

---

71. Tel est le texte que nous comptons publier, avec commentaires, dans un prochain *Cahier des Dix*.

72. Nous sommes renseignés sur cette traversée grâce à une ancienne biographie de Marguerite Bourgeoys, dite *Vie de 1818*, et attribuée au sulpicien Etienne Montgolfier, frère des célèbres inventeurs des aérostats.

Son prédécesseur, Rémy de Courcelles, était déjà reparti et l'intendant Talon, instruit sans doute du caractère de Frontenac, avait sollicité son rappel. Il fut exaucé en novembre, laissant le champ libre au gouverneur, qui se crut dorénavant investi de tous les pouvoirs.

Avant de suivre François dans le reste de sa brève carrière, essayons de nous le représenter tel que le virent ses contemporains. L'iconographie du sujet est, bien entendu, inexistante: même les supérieurs répugnaient à se faire « pourtraire »! On nous a affirmé que, dans la « galerie » sulpicienne, plus d'un portrait fut peint « de mémoire », comme dit Saint-Simon, dans des pages fameuses, de celui de l'abbé de Rancé. Et, certes, on n'eût pu attendre davantage de celui qui devait répondre à Mgr de Laval, désireux de faire passer des nouvelles de ses missions dans les *Relations*: « Monseigneur, la plus grande grâce que vous puissiez nous faire, c'est de ne rien dire de nous ».

Néanmoins, pour le peindre, nous avons deux lignes, — deux lignes seulement — mais qui suffisent, étant d'une plume illustre: celle de la Thérèse de la Nouvelle-France, mère Marie de l'Incarnation: dans une lettre [73] où il est question de l'arrivée des missionnaires sulpiciens, la religieuse écrit: « Plusieurs d'entre eux sont de qualité et de naissance, gens bien faits, qui portent la piété dépeinte sur le visage », et aussitôt après: « M. l'abbé de Fénelon n'a point eu de honte. . . », etc.

Gens bien faits! c'est un pluriel pour un singulier, et, de ces simples mots, nous pouvons inférer que François était un homme de taille élancée, « au port noble », comme on disait, à la figure grave sinon tout à fait ascétique. Grand comme son frère l'archevêque [74], il devait être plus solidement charpenté, pour avoir supporté sans trop de peine les fatigues de ses courses apostoliques.

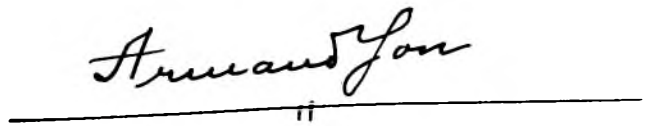
---

73. Marie de l'Incarnation, *Lettres*. . . ., éd. originale, Paris, 1686: 632. L'éditeur moderne de l'Ursuline ne cache pas que toutes les nouvelles du Canada passaient par son couvent!

74. Lorsqu'on ouvrit son tombeau, en 1912, on constata que le squelette de Fénelon accusait une taille de 1 m. 80, ce qui équivaut à environ 6 pieds.

Voilà pour le physique. Quant au moral, nous connaissons déjà son ardeur, son zèle sans bornes pour le salut des âmes. D'autres traits de caractère le révéleront dans tout son naturel, lorsque notre missionnaire se verra aux prises avec des difficultés qu'il n'aura pas pu s'éviter.

C'est ce que nous étudierons dans un second article. [75]



75. En passant, qu'il nous soit permis d'observer ce que pouvait être, à cette époque, le prestige du nom: ce jeune baron, aux multiples quartiers de noblesse, est seul nommé par l'Ursuline, elle-même de la roture: Marie Guyart, veuve Martin — tandis que le compagnon de François, plus jeune et qui va devenir son supérieur, est bien peu de chose en comparaison: s'appeler *Trouvé*, c'est être le descendant de quelque enfant trouvé, exposé jadis dans un tour (les Italiens disent *esposito*; les Espagnols, *expósito*)! Il n'était ni « de qualité » ni « de naissance » !